

sauvages de la tribu alliée qui tient à la main une arme noire et flexible).—Tenez, vous voyez cet homme-là ; c'est un homme terrible. D'un seul coup il peut abattre sept de nos ennemis ! Ainsi, avec lui vous ne devez rien craindre. Un petit coup de cœur et tout sera dit ; la victoire sera à nous et vous. . . . (on ne sait ce que le héros promet ici à l'habitant vu qu'il achève sa phrase en lui parlant à l'oreille).

L'habitant.—Dam ! je l'aurai ben gagné, car depuis que j'ai pris votre part dans le comté on ne me regarde plus, et c'est à qui me jettera la pierre. J'vous assure que j'ne vis pas. Tenez, à la porte de l'église, dimanche, trois ou quatre de ceux dont vous avez mis les noms dans la gazette m'ont démenti à la face de tout le monde ; c'est pas pour vous faire des reproches, mais vous auriez pas dû me jouer ce tour-là ; car, enfin, ça n'est pas drôle un affront pareil.

Le héros.—Tut ! tut ! si vous étiez à ma place vous en auriez bien d'autres. . . .

L'habitant.—P't'être ben, mais je ne suis pas à vot' place. Si j'en avais les profits, voyez-vous, je. . . .

Le héros.—Bah ! bah ! ne parlons plus de ça, ce sont des folies. Un affront n'empêche pas de s'emplir le ventre. . . . Mais partons ; voilà l'heure qui approche, et si nous n'étions pas au moment fixé, les patriotes seraient capables de nommer leur président et de faire leur assemblée. Ho ! ho ! en avant, vous autres, suivez-moi !

À ce commandement la troupe se mit en marche ; les chefs sauvages en tête et les autres suivant par-derrière, se serrant les uns contre les autres.

Le héros (se retournant).—Hé ! là, vous autres, ne vous mettez pas comme ça en petit paquet, ça ne paraît rien ; éparpillez-vous sur le chemin et n'ayez pas peur ; vous avez l'air d'un petit troupeau de moutons.

Un habitant (démonté et parlant tout bas).—Mais il vaut autant avoir l'air de moutons que d'une bande de dindes. Et pis, de plus, j'cré qu'on nous mène à la boucherie.

SCÈNE TROISIÈME.

Paysage tout-à-fait pittoresque. Le fond du tableau se termine par un côtéau excessivement escarpé qu'on n'eût jamais pu croire accessible au pied de l'homme, mais que gravirent pourtant avec la plus grande agilité quelques-uns des amis du héros de la comédie, tour de force possible uniquement à des sauvages se sauvant. Sur la droite on voit une jolie rivière qui sort d'une tranchée bordée de frais ombrages pour se jeter dans le majestueux St. Laurent. Au centre, sur le second plan, est un hôtel propre, refuge ordinaire des amateurs de pêche et de chasse, mais qui n'avait jamais vu semblables chasseurs. L'enseigne porte le nom d'Hôtel du Saut-à-la-Puce, on ne sait trop pourquoi, et pourrait aujourd'hui recevoir un nom plus significatif. Vers la gauche on aperçoit une maison qui n'est séparée de l'hôtel que par un petit jardin enclos par une palissade rustique. Sur le premier plan est la foule compacte des électeurs assemblés qui écoutent les résolutions dont la lecture leur est faite par un jeune homme monté sur une table, à côté du président nommé par eux en dépit du tapage des sauvages venus pour empêcher l'assemblée. Au coin, à gauche de l'hôtel, on voit le héros entouré de ses plus fidèles compagnons et activement occupé à animer les quelques habitants qui lui demeurent encore attachés. Ils leur conseillent de crier à tue-tête : *Non, non*, à chaque résolution, maigres vociférations qui se noient au milieu des immenses acclamations et des houras de la foule. Enfin toutes les résolutions sont lues, approuvées et l'assemblée est sur le point de s'ajourner.

Le héros (à un des sauvages alliés).—Voici le moment d'agir ou tout est perdu
Le sauvage.—Que faut-il faire ?